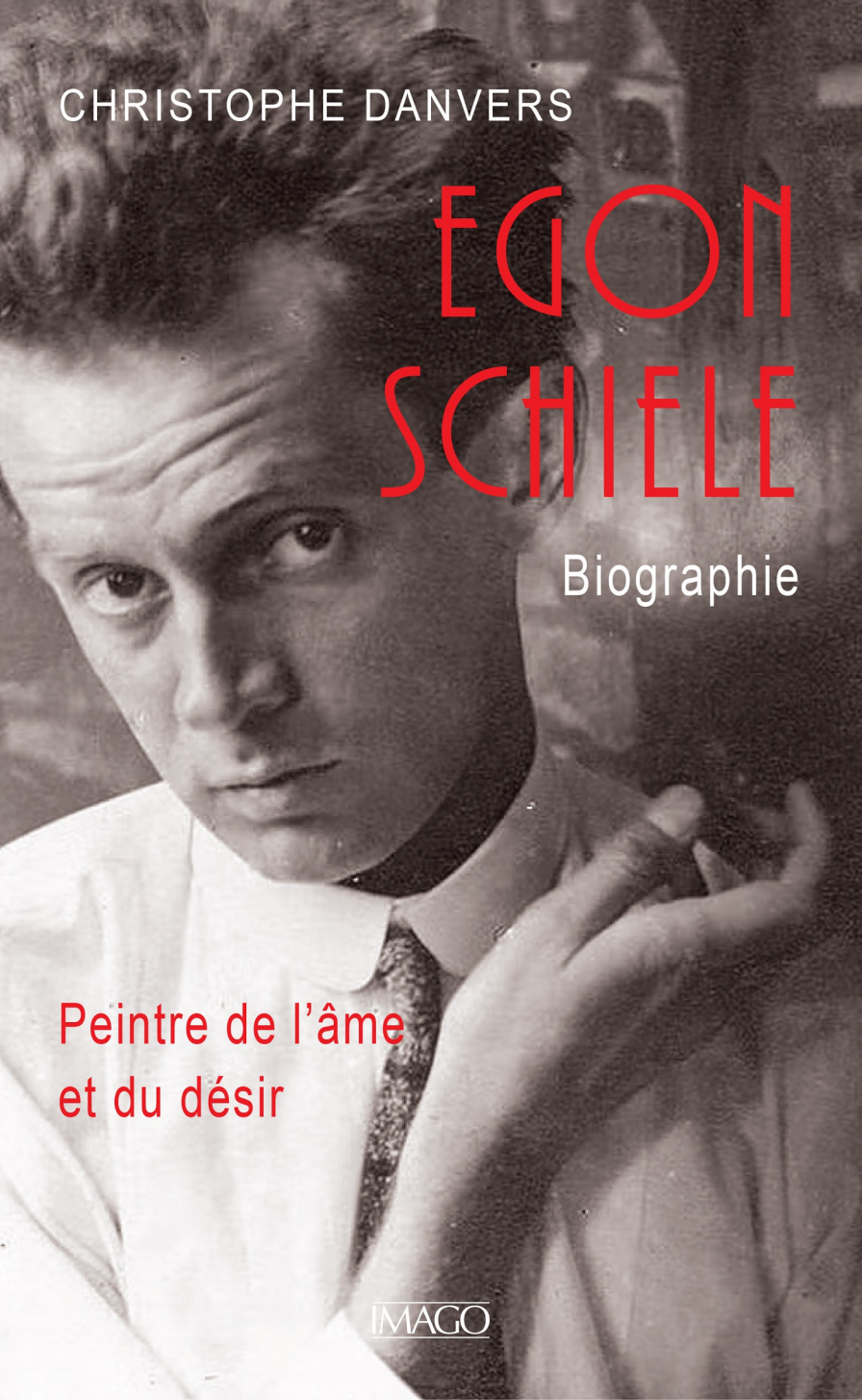

CHRISTOPHE DANVERS
EGON SCHIELE
Biographie
Peintre de l'âme et du désir
IMAGO

EGON SCHIELE

La nature ne fait rien d'incorrect. Toute forme belle ou laide a sa cause, et de tous les êtres qui existent, il n'y en a pas un qui ne soit comme il doit être.

Denis Diderot, *Essais sur la peinture*.

ISBN : 978-2-38089-152-2
© Éditions Imago, 2025.
7 rue Suger, 75006 Paris
Tél : 01-46-33-15-33
info@editions-imago.fr
www.editions-imago.fr

CHRISTOPHE DANVERS

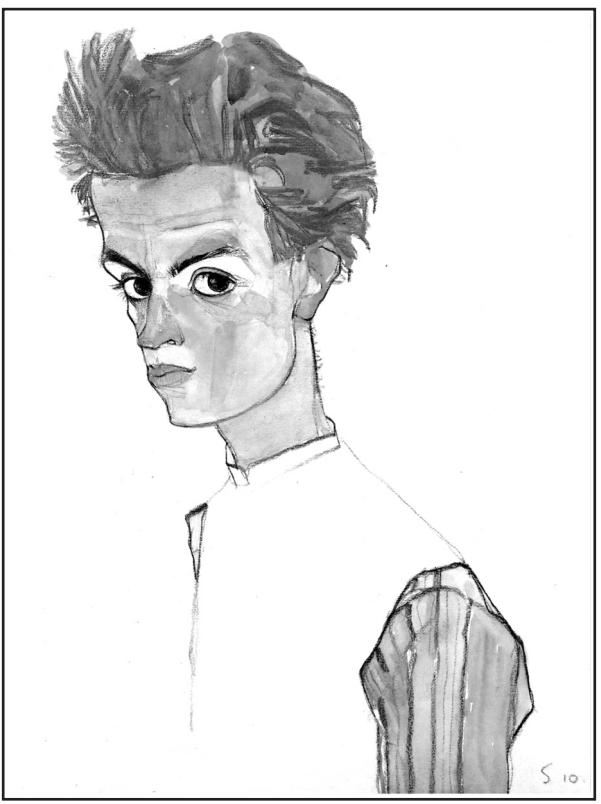
EGON SCHIELE

Peintre de l'âme et du désir

Biographie



AUZAS ÉDITEURS
IMAGO



Egon Schiele
Autoportrait avec chemise rayée (1910).

Introduction

Le monde d'hier

Schiele est allongé dans un lit. Ce n'est pas son lit. À ses côtés, Adele Harms, sa belle-sœur, le veille. Nous sommes dans l'appartement des beaux-parents, au 114 Hietzinger Hauptstrasse, un appartement bourgeois, bien mieux chauffé que le logement glacial et humide que l'artiste a occupé ces derniers mois. Pourtant, malgré le poêle, malgré l'épaisse couverture qui recouvre ce corps amaigri par les privations de la guerre, Schiele a froid. Il tremble, il sue. Il a la fièvre. Adele prend soin du peintre qui souffre dans sa chair, et dans son âme. Depuis trois jours, Schiele est veuf. Edith Schiele a été emportée par la grippe espagnole qui fait depuis plusieurs semaines des ravages en Europe, plus meurtrière encore que la guerre. Et maintenant, c'est son tour. Egon Schiele a contracté le virus. Il est vingt-trois heures. Sur une carte postale, Adele Harms note les derniers mots du peintre qui expire : « La guerre est finie, et je dois partir. Mes tableaux doivent être montrés dans tous les musées du monde. Mes dessins doivent être répartis entre vous et mes amis. » Sur la carte postale, les mots sont inscrits en lettres capitales dans une encre rouge. Dans le bord inférieur droit, à l'encre bleue, l'inscription :

28 1/2 alt
28 Worte [1]

Malgré sa respiration difficile, le peintre s'est endormi. Le souffle est court et chaque inspiration à demi obstruée ressemble à un râle.

Le moribond s'épuise dans son sommeil. À une heure du matin, la belle-sœur lui administre une ultime injection pour le soulager. Le souffle s'apaise, puis finit par s'éteindre [2]. Nous sommes le 31 octobre 1918. Schiele n'a alors que vingt-huit ans. Une existence éclair. Sa carrière de peintre proprement dite n'a duré que onze ans. Pourtant il laisse une œuvre conséquente derrière lui : plusieurs centaines de tableaux et des milliers de dessins.

Le jour même, en avant-dernière page du *Wiener Allgemeine Zeitung* un entrefilet annonce le décès « de l'un des plus grands talents de notre époque ». Juste au-dessus, sur la même page, le journal avise ses lecteurs de la réouverture par décret des établissements d'art et de divertissements. À partir du 1er novembre, théâtres, salles de concert, cinémas, musées et galeries d'art pourront rouvrir leurs portes. La guerre s'achève, mais Schiele n'est plus. Il ne connaîtra pas la paix qu'il a tant appelée de ses vœux. Le lendemain et le surlendemain, *Die Zeit,* le *Neues Wiener Tagblatt* et la *Neue Freie Presse* informent à leur tour de la mort du peintre âgé de vingt-six ans (*sic*). Les obsèques sont prévues pour le dimanche à quatorze heures quinze dans la chapelle du cimetière d'Ober-Sankt-Veit.

Les hommages dans la presse se succèdent. L'œuvre, déconcertante pour certains, nauséabonde pour d'autres, ne laisse personne indifférent. Le *Neues Wiener Tagblatt* relève chez Schiele « la même ardeur et le même fanatisme pour l'art que chez Gaugin (*sic*) et Van Gogh ». Le *Wiener Zeitung* quant à lui insiste sur la noirceur et la radicalité de celui qui ne s'est jamais laissé aller au compromis :

> « Il appartenait à la jeune génération d'artistes les plus modernes et les plus radicaux, et lui qui jamais ne s'était montré prêt à faire des concessions au goût du large public, a eu le plus grand mal à imposer sa manière si singulière. […] Schiele peignait des visions extravagantes d'une terrible noirceur. La femme était pour lui l'incarnation du péché, du vice en soi. Jamais il n'a essayé de représenter une femme pure. Déjà ses portraits d'enfants dégénérés révèlent sur leurs visages obtus les marques de l'extrême dégénérescence morale. Il ne se lassait pas de représenter dans toute leur intensité les horreurs de

la nuit la plus noire, tous les frissons de la décomposition, cherchant pour ainsi dire à donner vie à la mort. Il étalait finement les couleurs les plus malsaines et les plus vénéneuses sur sa palette morbide, toutes les nuances de l'automne moribond. En cela, il était un dessinateur hors norme, audacieux dans son trait qui impressionnait, un maître imperturbable de la ligne impeccable. Schiele avait une sensibilité essentiellement ornementale et décorative, il vivait et tissait dans la surface. En témoignent aussi ses paysages, à la fois profondément et délicatement tristes, ses horizons orageux parsemés de pauvres petits arbres perdus dans un premier plan terne, ou encore, s'élevant en terrasses, de petites et mélancoliques maisons à colombages avec leurs frontons tudesques. »

De son côté, la presse conservatrice déplore un vrai talent qui se complaisait dans l'horreur et l'abject. La *Freie Presse*[3] décèle « une cruelle ironie du destin dans la mort d'un si jeune artiste […] qui, comme aucun autre, a représenté avec volupté de telles abominations de la putrescence ». Le quotidien dresse le portrait d'un « maniériste » :

« C'est pourquoi, en des temps plus sains, il ne sera plus possible de montrer la même indulgence pour les atroces histoires de revenants et de cauchemars que nous raconte Schiele. Ses œuvres ne capteront plus que l'intérêt le plus résolu des collectionneurs et des connaisseurs. Celles-ci révèlent un talent de grande classe et une maîtrise de toutes les techniques. Dans sa manière, Schiele se situe à peu près entre le Klimt tardif et Kokoschka, mais en même temps, il donne l'impression d'être un artiste absolument intègre. L'excentricité, le grotesque, la décadence, le plaisir de l'horreur, voire du dégoût, n'étaient pas affectés chez lui, mais bien réels, et s'expriment dans ses tableaux et ses dessins avec une intensité presque douloureuse. Quiconque voyait ce jeune homme maigre, au visage étroit et étiré, aux cheveux noirs et touffus et aux yeux perçants, avait l'impression de le voir se consumer de l'intérieur. »

D'après le journaliste, la disparition prématurée du jeune peintre laisse derrière elle une œuvre accomplie qui n'avait pas forcément vocation à se développer plus avant, et de conclure :

> « Ce qu'il a fait et exposé à 17 ans comme élève de Griepenkerl à l'Académie de Vienne le montre déjà comme une individualité achevée et, pourrait-on dire, mûre, qui n'a pas beaucoup changé au cours de la décennie qui lui a encore été accordée. Ce qu'il avait à dire, il l'a probablement dit ; cela ne doit pas plaire à tout le monde – Dieu merci ! – mais comme expression d'un talent exceptionnellement fort et d'un savoir-faire virtuose, on le respectera toujours, et on l'admirera ici et là. »

Quelques jours avant le décès du peintre, Arthur Roessler publie un ouvrage sur douze artistes qu'il connaît bien pour les fréquenter : Anton Faistauer, Johannes Fischer, Paris Gütersloh, Felix Albrecht Harta, Oskar Kokoschka, Alfred Kubin, Ernst Wagner, Guftin Umbrosi, Anton Hanak, Ivan Mestrovic, Jan Štursa… et Egon Schiele. Un recueil de portraits qui soudain se mue en dernier hommage.

Avec Schiele disparaît tout un Empire. Le jour même de sa mort, la double monarchie austro-hongroise est dissoute. Plus que la fin d'une époque, c'est la fin de tout un monde. Stefan Zweig, né en 1881, neuf ans avant Schiele, retranscrit fidèlement cette nostalgie qui habite chaque Autrichien lorsqu'il pense à « l'âge d'or de la sécurité » que constituait l'empire de François-Joseph : « Tout dans notre monarchie autrichienne presque millénaire semblait fondé pour la pérennité et l'État, lui-même, le garant en haut lieu de cette immuabilité. » Une double monarchie austro-hongroise vouée à l'éternité : « Tout, dans ce vaste Empire, était à sa place, stable et inébranlable, et à la plus élevée le vieil empereur ; mais s'il devait mourir, on savait (ou on croyait), qu'un autre le remplacerait et rien ne changerait dans cet ordre si bien agencé [4]. » Hermann Broch, lui aussi écrivain viennois, jette quant à lui un regard beaucoup plus critique sur ce tournant de siècle et parle de la « mort d'une époque à bout de souffle ».

Schiele vit les dernières années d'une certaine Vienne, d'un certain esprit autrichien caractérisé par ce regard sur le monde si propre aux sujets de François-Joseph : un regard qui s'amuse de la tournure des choses, une manière de ne rien prendre au sérieux et de plaisanter même des vicissitudes de l'existence. La Première guerre mondiale marquera la fin de cette époque insouciante, et l'après-guerre sera empreinte d'une douloureuse nostalgie. Mais Schiele ne sera plus là pour la vivre.

Première partie

LA NAISSANCE D'UNE VOCATION

Chapitre I

L'ENFANCE

Egon Adolf Schiele naît le 12 juin 1890, à Tulln, en Basse-Autriche. Sa famille habite un logement de fonction dans la gare de Tulln. Son père, Adolf Eugen, est employé par la société de chemin de fer. Il est chef de gare à Tulln, petite ville située à une trentaine de kilomètres de Vienne. Dans son *Ébauche pour un autoportrait* rédigée sans doute alors qu'il a vingt ans, Schiele se décrit ainsi :

> « En moi coule le vieux sang allemand et souvent je ressens le caractère de mes ancêtres. Petit-fils d'un magistrat de Bernbourg, en Allemagne, dans le duché d'Anhalt, je suis né le 12 juin 1890 à Tulln d'un père viennois et d'une mère de Krumau [1]. Les impressions imagées me sont restées de mon enfance passée sur des terres plates avec des allées printanières et des tempêtes assourdissantes. »

Une généalogie de cheminots

À l'époque de l'Empire austro-hongrois, la gare de Tulln constitue un nœud ferroviaire important et voit défiler de nombreux trains de voyageurs et de marchandises entre la Bohême et la région du Danube. Egon est témoin des progrès techniques liés aux transports qui rapprochent soudain les villes disséminées aux quatre coins de l'Empire. Le côté paternel est originaire du nord de l'Allemagne. Des paysans, des pasteurs évangéliques, des maîtres d'école, des juristes, des fonction-

naires et des officiers constituent la branche prussienne des Schiele que l'on peut remonter jusqu'au XIVe siècle. Via deux grands noms de la noblesse allemande, les von Besser et les von Puttkamer, on peut même relever des ancêtres communs avec le prince Otto von Bismarck, chancelier impérial et promoteur de l'unification allemande.

Le grand-père paternel d'Egon, Charles Ludwig Schiele, est né en 1817 en Allemagne. Il a suivi des études d'ingénieur en bâtiment à Berlin pour devenir architecte et ingénieur pour les chemins de fer. Il émigre en Autriche-Hongrie et postule en même temps qu'une centaine d'autres candidats à un poste d'ingénieur pour les *Chemins de fer du Nord de l'empereur Ferdinand,* poste pour lequel il est sélectionné. C'est alors le début d'une carrière remarquable. Charles Ludwig Schiele est, en effet, à l'origine de la ligne de Bohême occidentale qui relie Prague au sud de la Bavière, ligne achevée en un temps record, et pour laquelle Charles Schiele construit une quantité infinie de ponts. Pour parvenir à cet exploit, il décide du tracé de la ligne en fonction des couches géologiques, une première dans l'histoire européenne du chemin de fer. Une prouesse qui le laissera épuisé à un point tel qu'il meurt à quarante-cinq ans, en 1862, à Prague. Il laisse Adolf Schiele, âgé de douze ans, orphelin de père.

Adolf aura à cœur de suivre les traces de ce père si talentueux et disparu trop tôt. Mais le fils ne connaîtra pas les mêmes succès professionnels. La carrière d'Adolf se déroule en dents de scie. Il souhaitera que son fils perpétue la lignée. Même si Egon ne se destine pas à la carrière de cheminot, il héritera tout de même de son aïeul et de son père d'une véritable fascination pour les trains, une passion qui le suivra même à l'âge adulte. Une photo montre Schiele, alors âgé de cinq ans, posant à côté de sa toute jeune sœur, Gertrude. Le garçon porte un costume marin, et dans la main gauche, une locomotive. Enfant, il est capable d'imiter à la perfection le sifflement des locomotives. Près de deux décennies plus tard, Arthur Roessler, son principal mécène, surprendra un jour l'artiste, alors âgé de vingt-trois ans, en train de jouer aux petits trains.

Roessler et Schiele passent alors le mois d'août dans les Alpes en vacances à Altmünster, en Haute-Autriche. Schiele est venu, à l'in-

vitation de Roessler. Un matin, le mécène se rend dans la cabane qu'occupent Schiele et Wally, sa compagne d'alors. Ce jour-là, ils ont prévu de faire une randonnée à Traunkirchen pour aller admirer une étrange chaire à prêcher sculptée en forme de poisson. Roessler entre dans la cabane et aperçoit Schiele assis à même le sol et occupé à faire rouler un train sur les voies ferrées qu'il avait assemblées autour de lui. Schiele, concentré et plongé dans son petit monde ferroviaire, est complètement accaparé par ses changements d'aiguillage, les accrochages ou décrochages des wagons, le tout en imitant à la perfection les sifflements de la locomotive ou celui du chef de gare, le roulement cyclique du train glissant sur les éclisses, le choc des tampons lorsque deux wagons se rejoignent ou le crissement des freins. Tous ces bruitages sont ponctués d'annonces de chef de gare ou de commentaires : « Attention l'Express Nord-Sud arrive en gare ! Il traversera la gare sans s'arrêter. Maintenant il traverse un tunnel. Maintenant il franchit un pont en acier ; maintenant en pierre ; maintenant il traverse un hall de gare gigantesque comme celui de Dresde. » Roessler reste fasciné par ce spectacle : Egon imite le sifflement des locomotives d'une manière si parfaite « qu'il aurait pu se produire sur scène et en faire un spectacle de variétés ». Ce don d'imitation, Schiele l'utilisera aussi pour singer les acteurs du Burgtheater lorsqu'il accompagne son oncle dans sa loge du prestigieux théâtre viennois, et pour imiter aussi Griepenkerl, son professeur à l'Académie, et ce, à la perfection aux dires de son oncle.

Le père d'Egon, Adolf Eugen Schiele, est sans doute né le 9 octobre 1850, sa date de naissance reste incertaine. Il voit le jour à Vienne, mais grandit à Prague, ce qui plus tard le rapprochera des émigrés tchèques qui arrivèrent par centaines de milliers à Vienne. La carrière d'Adolf Schiele est toute tracée, le jeune homme suit la même voie que son père. Il est d'abord employé, en 1872, auprès de la *Kaiserin-Elisabeth-Westbahn*, la *Compagnie de chemins de fer de l'impératrice Elisabeth*. Puis, en 1873, il se met au service de la *Kronprinz-Rudolf-Bahn*, les *Chemins de fer impériaux et royaux du prince héritier Rudolf*. On lui octroie le grade d'officier supérieur des *Chemins de fer impériaux et royaux*. En qualité d'assistant de

chef de gare, Adolf Schiele est contraint à des mutations permanentes d'une petite gare de province à une autre, principalement en Haute-Autriche et en Styrie. Le 2 mars 1876, dans la petite gare de Rottenmann, en Styrie, il parvient enfin à la fonction convoitée de chef de gare des *Chemins de fer impériaux et royaux du prince héritier Rudolf*.

Au début de sa carrière, Adolf Schiele fait la connaissance de Marie Soukup. Nous sommes en 1874. Adolf Schiele a vingt-trois ans, sa future épouse n'est âgée que de douze ans. Ils se marieront cinq ans plus tard. La future mère d'Egon, née le 23 mars 1862, vient d'une famille aisée de la ville de Krumau, en Bohême du Sud. Le père de Marie est entrepreneur dans le bâtiment. Les ancêtres de ce côté-ci sont des fermiers, des artisans installés dans de petites villes ou à la campagne. Les origines allemandes et tchèques de sa mère compteront beaucoup pour Egon qui en parlera régulièrement. Le père de Marie, Johann Franz Soukup, un riche entrepreneur immobilier, ne possède pas moins de six ou sept immeubles de rapport à Vienne. Sur une photo, on le voit poser dans un faux décor champêtre. Assis sur une souche, il porte des favoris à la François-Joseph, un chapeau en feutre vert foncé orné d'une plume, une veste de loden, une culotte de peau courte qui laisse apparaître ses genoux soulignés par d'épaisses chaussettes de laine remontées jusqu'en haut des mollets. Il s'appuie sur une canne de marcheur, un chien repose à ses pieds, sur le fond peint se profilent des montagnes dissipées dans la brume.

Marie Soukup est de douze ans plus jeune qu'Adolf. Elle a tout juste dix-sept ans et joue encore à la poupée lorsqu'elle se marie. Les fiançailles de Marie Soukup et d'Adolf Schiele ont lieu en décembre 1877. Bien qu'Adolf soit en poste à Launsdorf, en Carinthie, le couple se marie à Vienne, le 17 juin 1879, dans l'église paroissiale de Währing, dans le XVIII^{e} arrondissement de la capitale impériale. Une photo, prise dans un intérieur bourgeois quelques mois avant leur mariage, les montre graves et réservés. Marie Soukup est assise sur une chaise à décor de fleurettes et de feuillages dont les pieds cambrés apparaissent sous les plis de la robe de la jeune fille. Celle-

ci est accoudée du bras gauche sur un guéridon sur lequel trois livres s'étalent dans un faux désordre. Adolf Schiele, un peu compassé, se tient debout à ses côtés, une main protectrice appuyée sur les épaules de sa fiancée, le pouce de la main droite fiché dans le gousset. Le jeune homme porte la barbe, une redingote croisée et une cravate noire. Le jeune couple pose devant un fond peint : la haute fenêtre, les lourds rideaux, le mur tapissé, les lambris de bois, tout est en trompe-l'œil. Le cliché étant pris en studio, seuls les meubles et la moquette sont réels.

Marie a donc tout juste dix-sept ans. Peut-être se marie-t-elle contre l'avis de sa famille ? Le voyage de noces mène le jeune couple d'abord à Wiener Neustadt, située à cinquante kilomètres au sud de Vienne, en Basse-Autriche. Là, les jeunes mariés descendent à l'Hôtel *Zum Goldenen Hirschen*, *Au Cerf d'or*, qui passe pour le plus bel endroit de la ville où passer la nuit. Déjà en 1797, Napoléon y avait fait étape.

Le voyage de noces continue ensuite vers Graz, la capitale de la Styrie, puis vers la côte Adriatique, à Trieste qui à l'époque appartient à l'Autriche-Hongrie. De là, le couple passe par Ljubljana, l'actuelle capitale slovène, pour ensuite poser ses bagages à Launsdorf, petite commune de Carinthie, au sud de l'Autriche. La station ferroviaire a été inaugurée une dizaine d'années auparavant, en 1868, transformant complètement la vie des habitants vivant jusque-là à l'écart du tumulte du monde. Les mariés emménagent dans le logement de fonction de la gare. Le couple ne reste cependant pas très longtemps à Launsdorf, et les déménagements s'enchaînent.

Le 29 mai 1883, naît à Vienne leur première fille, Elvira. Adolf Schiele gravit peu à peu les échelons de l'administration et, le 1er décembre 1886, le cheminot devient fonctionnaire. Quelques mois après, le 21 février 1886, leur deuxième fille, Melanie, voit le jour à Garsten bei Steyr, une bourgade de Haute-Autriche, située à une quarantaine de kilomètres au sud de Linz. Puis, l'année suivante, le 2 janvier 1887, Adolf Schiele est promu chef de gare à Tulln, à quarante kilomètres au nord-ouest de Vienne. Il y restera dix-sept ans. Un avancement considérable dans la carrière du jeune fonctionnaire.

Tulln, par sa situation géographique, constitue un nœud névralgique du réseau des chemins de fer impériaux. Un poste aux responsabilités bien plus élevées que le précédent situé dans les montagnes méridionales autrichiennes. Le pont du Danube construit en 1870, d'abord en bois, puis en 1872 en acier, relie la partie méridionale de l'Autriche aux régions septentrionales de l'Empire que sont la Bohême, la Moravie ou la Galicie. Ce pont en acier, qui fait de la petite ville de Tulln une jonction cardinale, a été construit par une compagnie française, *Fives-Lille,* dont le siège est situé dans les faubourgs de Lille.

Le couple s'installe dans le logement de fonction situé au premier étage de la gare qui vient d'être refaite à neuf : un généreux quatre pièces de cent vingt-cinq mètres carrés. Côté voies, la salle à manger et la chambre à coucher des parents, côté rue, la cuisine et la salle de bains et une chambre de trois lits pour les enfants. Justement, le 12 juin 1890, naît Egon Leo Adolf Louis Schiele, le premier enfant né dans la chambre à coucher des parents. Aujourd'hui, une plaque commémorative sur la façade du bâtiment signale le lieu. Le logement de fonction est situé à une extrémité de la gare. Il surplombe toujours les trains en partance. La plaque commémorative a été inaugurée le 31 octobre 1968, lors du cinquantenaire de l'anniversaire de la mort de Schiele et figure un autoportrait de l'artiste.

Le 13 juillet 1894 suivra Gertrude, la petite Gerti, dont Egon se sentira très proche. Mais le 8 septembre 1893, un drame frappe la jeune famille. Elvira, l'aînée, succombe à une méningite. La jeune fille a dix ans. Egon, lui, a trois ans à peine. L'année précédente, pour les deux ans de son frère, la grande sœur avait écrit une lettre sur papier kraft à l'encre violette :

> « Cher Egon, Je te souhaite aujourd'hui un très bon anniversaire. Reste en bonne santé et reviens bientôt à la maison, on se réjouit de ton retour. Melanie va bien. À tantes Mani et Louise, ainsi qu'à l'oncle Leo plein de baisemains. Ta sœur Elvira qui t'aime et qui t'embrasse mille fois. »

Sur une photo de famille posent les parents, Elvira, Melanie et Egon. Le petit frère, en robe, chevauche un cheval à bascule. Ce décès est un véritable traumatisme pour tous. Dès lors, la moindre maladie provoque l'angoisse au sein du couple.

En 1898, lorsque l'une de ses sœurs a la rougeole, Egon, et lui seul, est mis à l'abri chez sa tante, Marie Czihaczek. La sœur d'Adolf Schiele vit à Klosterneuburg, petite ville adjacente à Vienne. C'est avec grand plaisir qu'elle accueille son neveu pour qui elle éprouve beaucoup d'affection. Le reste de la famille reste à Tulln et s'expose ainsi à la contagion. Le fils unique de la famille a droit à un traitement particulier, une disposition tout à fait dans l'esprit de l'époque. Le jeune garçon envoie chaque jour une carte postale à ses parents pour leur faire part de sa bonne santé. En vain. Egon tombe malade à son tour. Il est rapatrié à Tulln où il se remet doucement et d'où il informe désormais sa tante de sa convalescence. Le 22 juillet 1898, il lui envoie une carte postale : « Je suis enfin sorti du lit et j'ai déjà été dans le jardin [2]. » La tante elle-même, tout comme son frère d'ailleurs, dessine avec talent.

Dans sa jeunesse, Adolf Schiele dessinait et peignait des paysages ou des portraits dans le style Biedermeier, caractéristique de l'époque. Certains de ses dessins nous sont parvenus et montrent un indéniable talent. L'Albertina à Vienne, qui héberge l'une des plus grandes collections d'art graphique au monde, possède certains travaux de Schiele père. Adolf Schiele jardine aussi volontiers, une occupation étonnamment moderne pour cette figure patriarcale. Il collectionne également des papillons et des minéraux. Melanie, la sœur aînée, s'adonne aussi au dessin et à l'aquarelle, mais c'est le grand-père, Charles Ludwig Schiele, qui jusque-là dans la famille est peut-être le plus doué pour le dessin. À sa mort prématurée, il laisse un carton à dessins qui permet d'apprécier un réel talent artistique servi par un trait sûr.

La famille Schiele a été de fait très tôt marquée par la mort. Lors des deux premières grossesses, la mère de Schiele a accouché de mort-nés, d'abord d'une fille en 1880, puis d'un garçon un an plus tard. Puis viendra Elvira, en 1883. Les trois grossesses suivantes don-

neront naissance à des enfants qui atteindront l'âge adulte : Melanie en 1886, qui vivra jusqu'en 1974, Gertrude en 1894, qui s'éteindra en 1981, et Egon né le 12 juin 1890. Egon a donc deux sœurs, Melanie, son aînée, et Gerti sa cadette de quatre ans. L'aînée est surnommée « le dragon » par Egon et Gertude qui endurent sa sévérité. Egon et Gerti sont par contre très proches l'un de l'autre. Gerti accompagne Egon dans ses virées en train et sera durant toute son enfance son modèle préféré… y compris pour des nus. À l'inverse, aucun portrait du père réalisé par le fils ne nous est parvenu. Pas même une esquisse.

Les mort-nés, puis la méningite d'Elvira ont sans doute été provoqués par une syphilis congénitale. Adolf a transmis à sa jeune épouse la syphilis qu'il a contractée lors d'une visite dans une maison close, plus ou moins à l'époque de son mariage, peut-être même durant la nuit de noces. Marie, tout juste dix-sept ans, n'a aucune expérience. Elle a toujours vécu chez ses parents. Dépassée par les pulsions de son époux, elle n'est pas en mesure de le satisfaire et le laisse complètement frustré. Il va alors chercher satisfaction ailleurs. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'Adolf a recours à des prestations sexuelles professionnelles. Quelques années auparavant, à Trieste, le jeune homme s'était déjà rendu dans un bordel. À cette époque, la quasi-totalité des hommes a déjà usé de l'amour tarifé. Stefan Zweig raconte que « les escaliers autrefois étaient tellement mouchetés de femmes vénales qu'il était plus difficile de les éviter que de les trouver […]. La marchandise féminine était proposée ouvertement à tous les prix et à toute heure, et cela coûtait à un homme aussi peu de temps et d'effort de s'acheter une femme pour un quart d'heure, une heure ou une nuit, qu'un paquet de cigarettes ou un journal [3] ».

Les Schiele mènent une vie très conventionnelle de petits notables de province. À l'époque des débuts du chemin de fer, le chef de gare est une personnalité locale, au même titre que le médecin, l'instituteur ou le curé. Adolf en impose dans son uniforme, coiffé de son képi. Parfois, pour les occasions officielles, il porte même l'épée qui appartient à la panoplie du chef de gare. Surtout, Adolf a sous ses

ordres une quarantaine d'employés dans cette gare, à l'époque plaque tournante majeure du transport ferroviaire dans le vaste Empire austro-hongrois.

Pendant qu'Adolf s'affaire en bas, dans le petit bureau de la gare ou sur les quais, sa jeune épouse, à l'étage, est secondée par une servante dans ses tâches ménagères. Cette dernière, tous les soirs, une fois sa journée de travail achevée, installe dans la cuisine un lit de fortune qu'elle repliera à l'aube avant d'entamer sa journée. Les servantes défilent chez les Schiele. La maîtresse de maison est exigeante et n'éprouve pour ces campagnardes mal dégrossies que défiance et froideur. Les servantes sont traitées à la dure et ne supportent que peu de temps les conditions de vie et de travail qui leur sont infligées. Quelques années plus tard, le travail ménager se fera encore plus ingrat à mesure que le père tombera dans la démence. Mais déjà bien avant ce chapitre tragique pour la famille, les servantes ont tendance à partir sans demander leur reste. Ainsi Katharina Handelsberger, engagée comme cuisinière, et qui le 30 mai 1892 – Egon n'a alors que deux ans – prend un jour de congé et ne réapparaît plus. Un avis de recherche est lancé par Adolf Schiele qui la dénonce auprès des autorités pour « avoir commis des actes malhonnêtes ». Dans le procès-verbal sont listées les dettes d'argent que la jeune femme a contractées auprès de différents commerçants et Adolf va jusqu'à l'accuser d'escroquerie. L'employée réapparaîtra finalement trois jours plus tard, mais sera renvoyée par le chef de famille. Car Adolf veille à la discipline. Il mène sa famille à la baguette, et ses crises de colère ne sont pas rares.

De la salle à manger et de la chambre des parents, on aperçoit les trains qui vont et viennent. Partout dans l'appartement, les vibrations secouent les meubles, les vitres et la vaisselle en porcelaine. Dans le salon, parvient en permanence le brouhaha des voyageurs, un galimatias de toutes les langues de l'Empire, juste là, en bas des fenêtres de l'appartement. Pourtant, malgré cette cohue permanente, la famille Schiele est loin d'accueillir le monde entier dans son salon. Bien au contraire. Le couple, imbu de sa position sociale, entretient un cercle de connaissances très restreint. Les Schiele ont une très

haute opinion d'eux-mêmes et refusent de fréquenter le tout-venant. À ce cercle restreint de connaissances appartiennent surtout des entrepreneurs aisés de Tulln. Afin de souligner son rang, la famille mène grand train, ce qui fait beaucoup jaser à Tulln, surtout lorsque le père décide de faire l'acquisition d'une calèche et d'un cheval afin de faire de temps à autre de petites virées dans la campagne environnante, ou bien simplement pour se montrer dans les rues de Tulln.

Ce souci de la famille de ne pas se mêler à n'importe qui confine Egon dans un espace dont il ne sort presque jamais. Il lui est interdit de jouer avec d'autres enfants de son âge qui ne paraissent pas suffisamment convenables. Les seuls camarades de jeux autorisés pour Schiele sont ses sœurs. Leur aire de jeux : la gare. Pour les mêmes raisons, le fils ne va pas à l'école. Egon suit des cours particuliers à domicile. Son précepteur, Leopold Berger, dispense au garçon ses deux premières années de leçons. Le père de famille dirige les siens comme il dirige ses employés. Egon et ses sœurs sont éduqués de manière à paraître en société. Ils doivent correspondre à cette image lisse d'enfants bien élevés et méritants. Mais Adolf Schiele reste un petit notable aux moyens très limités. Obnubilée par le souci de tenir son rang, la famille vit au-dessus de ses moyens. Lentement apparaissent les premières difficultés financières. Les Schiele doivent se restreindre. Alors que le fils s'apprête à entamer sa troisième année d'études, on renonce aux cours privés. Egon est envoyé à l'école élémentaire de Tulln, la toute nouvelle École Commémoration de l'empereur François-Joseph. Ouverte dès 1897, mais inaugurée seulement en 1898, l'école est baptisée ainsi, comme de nombreuses autres écoles un peu partout en Autriche, en commémoration des cinquante ans de règne de l'empereur monté sur le trône à dix-huit ans, en décembre 1848. De l'école, Egon ne rapporte que des notes passables, voire mauvaises. Chaque jour, la domestique amène le garçon à l'école et vient le chercher à la fin des cours : hors de question qu'il traîne avec des camarades de son âge ! À la fin de la scolarité élémentaire, la famille de plus en plus en proie aux difficultés financières se passera complètement de personnel de maison.

Les années heureuses

Un jeune garçon s'applique à signer d'une écriture appliquée et déliée le dessin qu'il vient de réaliser. Le 8 mars 1901, un incendie gigantesque se déclare à Tulln. Le jeune Egon, onze ans, dessine aux crayons de couleur l'incendie qui fait la une des journaux. Il esquisse de minuscules silhouettes noires, comme vues de loin, qui semblent s'activer devant des flammes démesurées, représentées sous forme de traits ondulés de couleur rouge, orange et jaune. De fines courbes noires figurent l'eau jaillissant des lances à incendie qui paraissent absolument dérisoires face à la hauteur gigantesque des flammes. Tout autour, un nuage noir et dense recouvre la scène comme un couvercle. Au-dessous du dessin, tracée dans une belle écriture calligraphiée l'inscription : « Grand incendie à Tulln, le 8.3.1901. » Dans le coin droit de la feuille, une signature oblique : « Egon Schiele, 1901 », prolongée d'une boucle filiforme qui souligne l'ensemble.

Tulln. Située à trente-quatre kilomètres au nord-ouest de Vienne, la petite ville s'étend le long du Danube. Ancienne colonie romaine, la ville n'offre aucun attrait particulier. Une charmante sous-préfecture qui compte un peu moins de quatre mille habitants. Schiele y passera cependant un tiers de sa courte existence. La plupart du temps, il reste confiné dans l'enceinte de la gare. C'est là où il réalise ses dessins, notamment des vues de la fenêtre du salon. Il faut dire que la gare constitue un monde en soi. Des silhouettes de voyageurs, des esquisses de trains qui défilent. Parfois, il s'aventure à l'extérieur, à condition de ne pas frayer avec les autres enfants. À dix minutes à pied, on rejoint le centre de Tulln. Schiele exécute ainsi, en 1906, un dessin à l'encre de l'église Saint-Étienne de Tulln. L'édifice d'essence romane, situé à un quart d'heure à pied de la gare, date du XI^e^ siècle, mais a été baroquisé, comme la très grande majorité des églises en Autriche, vers la fin du XVIII^e^ siècle. Une excursion que les parents pouvaient sans doute tolérer. Derrière l'église, un ossuaire de la moitié du XIII^e^ siècle réputé comme le plus bel exemple du genre en Autriche.

À deux ans, Egon commence déjà à dessiner. Mais ce qui le caractérise vraiment, c'est la rapidité avec laquelle son talent se développe. Lové dans l'embrasure de la fenêtre du premier étage qui domine les deux quais de la petite gare de Tulln, il saisit dans ses croquis les trains de passage. De façon obsessionnelle : les trains arrivant à quai, les trains en partance. C'est là, devant ce paysage morne et plat, scarifié par les rails en acier que le jeune artiste au fil des ans exerce son œil. Il rêve de paysages, il s'évade dans ses croquis. À sept ans, Egon, le dos bien calé, ses crayons à portée de main, depuis tôt le matin jusqu'au soir, il remplit tout un cahier. Des vues du salon. Une page après l'autre, Egon dessine tout ce qu'il voit. Tout y passe : chaque quai, chaque installation de signalisation, tout ce qui constitue la gare. Tout l'appartement de Tulln est rempli de ses dessins. Un jour, à l'aide d'une craie, il commence à dessiner sur une table en fer le réseau des chemins de fer ; le dessin déborde jusque dans la chambre à coucher, jusqu'au salon. Tout le réseau ferroviaire impérial est minutieusement représenté, avec une parfaite exactitude, aucune station ne manque.

La frénésie avec laquelle dessine leur fils impressionne le couple Schiele, mais les exaspère aussi. Les dessins s'accumulent. Des trains. Beaucoup de trains, représentés jusque dans le moindre détail. Les trains, avec leur locomotive et leurs wagons, sont parfois dessinés sur de longues bandes de papier. Un wagon par feuille, les feuilles se déploient dans les pièces de l'appartement et figurent la file des wagons et de la locomotive. La longue frise n'épargne aucun détail technique. Tout y est. Des trains donc, à n'en plus finir, des trains qui s'accumulent dans tous les recoins de l'appartement. À tel point qu'un jour sa mère, dit-on, excédée de voir s'accumuler ses croquis, aurait brûlé ses dessins. Un autre jour, le père offre au garçon âgé de huit ans un épais cahier à esquisses. D'un ton solennel, le père explique à son fils la façon dont il aura à utiliser ce cahier : chaque jour, une fois ses devoirs de latin terminés, Egon sera autorisé à y faire un dessin que le père regardera le soir en revenant du travail. Le gros cahier est remis à l'enfant le matin. À midi, lorsque le père revient pour la pause déjeuner, non seulement chaque

page de l'épais cahier est remplie, mais en plus les pages du cahier sont étalées dans les pièces comme pour une exposition. Le père est hors de lui. Cette fois encore, les œuvres finissent au feu. Egon est en pleurs. Adolf Schiele est régulièrement sujet à des crises de colère. Malgré tout, le jeune Egon lui voue une fervente adoration. Le garçon, fils unique dans la fratrie, est l'objet de toutes les attentions, aussi bien de la mère que du père. Il est celui par qui la lignée des Schiele doit perdurer.

De sa production d'alors, qui d'après les témoignages a dû être conséquente, plusieurs centaines sans doute, il ne reste que peu de chose. Plus tard, une fois le peintre devenu adulte, ses paysages de Basse-Autriche et de Bohême, mais aussi ses nus, garderont cette plongée si caractéristique du regard de l'artiste, comme si Schiele avait gardé ce point de vue haut perché de l'embrasure de la fenêtre du salon de son enfance.

Les chemins de fer en tant que motifs occuperont l'artiste jusqu'en 1906. Cette année-là, il se lance, toujours avec la même fougue, dans le portrait. Changement radical de motif. La pratique du dessin se veut désormais encore plus assidue, plus réfléchie. Car, c'est désormais officiel : Egon a décidé de se lancer dans une carrière d'artiste. À cette fin, il achète un carnet de croquis qu'il dédicace à Gretel, une jeune fille du voisinage dont il est tombé amoureux au printemps. Il met en scène son avenir d'artiste peintre tel qu'il le conçoit. Il se dessine en dandy, coiffé d'un chapeau et habillé d'un élégant costume, parfois même affublé d'un monocle. Des voitures de sport complètent la mise en scène. Les « voitures sans chevaux [4] » n'ont pas encore envahi les rues. Une multitude de prototypes se succèdent, et ces engins capables d'atteindre des vitesses jusque-là inconnues fascinent.

Lorsqu'il n'est pas perché dans l'embrasure de la fenêtre du salon à croquer ce qui s'offre à son regard en plongée, Schiele passe son temps à faire des allées et venues sur les quais de la gare en traînant des pieds. Sa mère fait alors fixer un embout en laiton à la pointe de chacune de ses chaussures pour les protéger de l'usure des frottements.

Schiele écrit aussi de longs textes qu'il met ensuite en scène pour son théâtre de marionnettes à la plus grande joie de sa petite sœur Gerti. Schiele est un touche-à-tout, un curieux avide d'expérimentations et qui fait feu de tout bois, conscient des moyens limités qui sont à sa disposition. Curieux de nature, il s'adonne également très tôt à la photographie, apprend tout seul à faire du vélo et à nager.

Durant quatre ans, Schiele fréquente l'école primaire de Tulln, située en face de l'église et de son ossuaire. Plus tard, il parlera toujours des années précédant sa scolarisation comme les plus heureuses de sa vie : « Jusque-là je vivais dans la joie, tour à tour entre la joie enjouée et celle nostalgique, puis commença le temps de la contrainte et des écoles sans vie. »

Pourtant la joie ne semble pas régner chez les Schiele. La famille mène une vie assez étriquée, petite-bourgeoise, maussade. Sans aucune affinité avec les arts, sans passions qui auraient pu inspirer le jeune Egon qui grandit dans un monde plutôt morne, provincial, guidé par les astreintes du quotidien et le souci de ne pas se singulariser. Le jeune garçon n'est cependant pas à plaindre. Il est choyé et ne manque de rien. Lorsque la mère se rend dans la capitale, elle descend à la gare François-Joseph et parfois s'arrête dans un magasin de jouets pour ramener à son fils un train miniature. Egon en possède entre trente et quarante. Le père, quant à lui, rapporte des chutes de bois dans lesquelles il découpe des rails tandis que le garçon se construit lui-même les gares et les barrières à l'aide de ses cubes en bois. Tout un réseau ferroviaire émerge dans la chambre. Gerti, la jeune sœur, obtient la gare de Reidling, bourgade située à une vingtaine de kilomètres de Tulln, tandis qu'Egon devient chef de la gare de Greifenburg, en Carinthie, l'une des gares dans lesquelles le père avait été muté au début de sa carrière.

Cette période de félicité, sans doute enjolivée par Schiele une fois adulte, prendra fin brutalement avec l'entrée au collège. Egon a alors onze ans. Car, à la fin de l'école primaire se pose la question de la suite des études du jeune garçon. La petite ville de Tulln ne possède aucun établissement d'enseignement secondaire. Le père a des idées bien précises sur l'avenir de son fils et l'imagine ingénieur. La pas-

sion d'Egon pour les chemins de fer et son ascendance le prédestinent tout naturellement à une telle carrière. La bibliothèque familiale, où s'alignent les ouvrages de sciences et de techniques, est là aussi pour inciter Egon à suivre la voie tracée par le père et le grand-père. Une fois l'école primaire terminée, Egon est donc envoyé dans un collège technique à Krems, petite ville située également dans la vallée de la Wachau en Basse-Autriche, à quarante kilomètres de Tulln.

Krems, contrairement à Tulln, est une cité riche en monuments. Les églises, les monastères et les maisons bourgeoises longent la rive gauche et attestent de l'époque baroque et faste qu'a connue la ville alors qu'elle était encore un port danubien incontournable pour la circulation des marchandises. Le vin, les céréales, le sel et le fer y transitaient, arrivant par bateau avant d'être chargés sur des chariots pour être distribués dans les bourgs et les villages des alentours. Autrefois port fluvial important, Krems n'est plus le point de passage obligé des marchandises qui voyagent d'un bout à l'autre de l'Empire. Depuis le milieu XIX^e^ siècle, le chemin de fer a détrôné le transport fluvial, et le port autonome de Krems est devenu insignifiant. Mais la Wachau offre encore de magnifiques paysages avec ses coteaux qui bordent le Danube. La ville, par contre, n'inspire pas Schiele qui se sent plus attiré par l'entour, notamment par Stein, petite bourgade située sur les bords du Danube, autrefois adjacente et aujourd'hui intégrée à Krems, et dont l'église servira de motif à l'artiste adolescent.

Egon habite au numéro 14 de l'Alleestrasse, aujourd'hui la rue Schiller, chez Katharina Prokopp, une lointaine parente, veuve d'un chef d'escadron. Le garçon apprécie le jardin de sa logeuse, peut-être la seule chose qu'il apprécie à Krems. Malheureux dans cette ville « laide et moribonde », loin de sa famille, il se lamente sur son sort et n'obtient que de mauvais résultats scolaires. Pourtant ses parents lui rendent visite chaque dimanche. Le garçon est inscrit au collège de la Ringstrasse 33, situé à quinze minutes des rives du Danube, mais Schiele passe plus de temps dans les vignobles qui s'étendent sur les coteaux surplombant le Danube que sur les bancs de l'école. Ses résultats scolaires sont désastreux et il ne finira même

pas son année scolaire. L'expérience de Krems se révèle une catastrophe. Les résultats de l'enfant ne permettent pas d'envisager des études d'ingénieur.

Mais le père ne s'avoue pas vaincu. L'année scolaire, qui a débuté en septembre 1901, est interrompue dès le 26 janvier 1902. Le père retire son fils du collège de Krems, et Egon termine son année scolaire à l'École municipale professionnelle de Tulln, la *Bürgerschule,* une école pour garçons. Il reste cependant un élève très moyen. Durant ces quelques mois, il n'impressionne pas particulièrement son professeur d'arts plastiques qui ne le juge que moyennement doué. Le garçon préfère dessiner d'après nature et éprouve les plus grandes difficultés à se plier aux exercices de dessins formalistes et abstraits. En sports, par contre, Egon est jugé très favorablement.

Premières années à Klosterneuburg

Puis arrive l'été. On décide de placer le jeune Egon dans un lycée à Klosterneuburg, ville adjacente à Vienne, également située sur le Danube. En septembre, le garçon entame donc une nouvelle scolarité et, avec elle, une phase décisive de sa vie. Klosterneuburg, aux portes de la capitale, très imprégnée de culture, constituera un tremplin pour l'artiste en devenir.

De 1902 à 1906, Schiele fréquentera le lycée situé au 31 de la Buchberggasse dont on vient de décider l'édification. La première année de sa scolarité se déroule dans des baraquements provisoires. Le 10 octobre 1903, le lycée est inauguré et ouvre ses portes. Il s'agit d'un lycée de garçons. Douze classes sont prévues pour accueillir jusqu'à quarante élèves chacune.

Placé dans ce nouvel environnement scolaire, Egon n'en devient pas pour autant un élève plus attentif. Ses résultats scolaires restent catastrophiques. Il n'a aucune excuse puisqu'il redouble la classe suivie à Krems l'an passé. Mais voilà, il a beau répéter son année scolaire, il continue d'accumuler des notes désastreuses. Les week-ends, il les passe dans sa famille à Tulln. Seul le dessin l'intéresse et

il se détourne des autres matières. Régulièrement, il se fait reprendre à l'ordre parce qu'il dessine durant les cours. Schiele ne gardera pas de bons souvenirs de sa scolarité vécue comme un carcan : « Mes rudes professeurs ont toujours été hostiles à mon égard. Eux, et d'autres, ne me comprenaient pas. »

Le jeune Egon habite d'abord au numéro 59 de l'Albrechtstrasse chez Leopold Berger, son ancien précepteur lorsqu'il vivait encore à Tulln. Il se lie d'amitié avec les enfants de son hôte. Il connaît déjà Auguste qu'il a fréquenté à l'école primaire de Tulln. Ils vont désormais faire ensemble leur scolarité à Klosterneuburg. Plus tard, le jeune frère d'Auguste, Anton, les rejoindra. Schiele est aussi étroitement lié à la sœur Hermine, ainsi qu'à la fille du maire, Rosa Hofkirchner qui épousera Anton, le jeune fils des Berger. Schiele réalise de nombreux portraits des deux jeunes filles qui appartiennent aussi à une troupe de théâtre amateur, l'occasion de dessiner des comédiens lorsque la troupe se produit lors de la « fête de village médiévale » organisée sur les ruines de la forteresse de Greifenstein, situées sur la rive du Danube à moins d'une dizaine de kilomètres de Klosterneuburg.

Puis l'adolescent sera hébergé par Johann Gierlinger, forgeron, au 4 de l'Albrechtstrasse. En 1904, Egon déménage une nouvelle fois, au 29 de la Buchberggasse. Il habite désormais à deux pas du lycée. Le garçon réside chez les Holzknecht, un nom qui jouit d'une certaine considération à Klosterneuburg. Les Holzknecht sont à la tête d'une entreprise prospère qui confectionne des articles en ambre naturel. Guido Evarist, le père, dirige également une entreprise de fabrication de parquets. Associé à son beau-frère, Albert Sievert, il est également actif dans le bâtiment. De nouveau, Egon évolue dans un milieu particulièrement favorisé appartenant à la moyenne bourgeoisie. Et là aussi, l'environnement où il baigne va constituer une étape fondamentale pour le jeune homme. Car le nom de Holzknecht a marqué son époque. Il est même entré dans l'histoire. Non pas grâce aux affaires florissantes du père, mais grâce au fils aîné, Guido.

Né le 3 décembre 1872, Guido Holzknecht est, en effet, un radiologue viennois renommé et l'un des pionniers autrichiens de la radiographie. Dès 1899, alors qu'il est encore étudiant en médecine,